

CORRIGE:DS argumentation Montaigne, Diderot, Cyrano de Bergerac, Tournier

Le regard sur l'autre

Texte A : Michel de Montaigne, Essais, « Des Cannibales », 1580-1595.

[Montaigne, dans cet essai, évoque la découverte du continent américain et décrit les coutumes des peuples indigènes, dont certains mangent de la chair humaine à l'occasion de cérémonies rituelles. Il y fait preuve d'ouverture d'esprit face à la différence et incite le lecteur à réfléchir sur ce qui fait l'humanité. Dans la dernière page de l'essai, Montaigne choisit de rapporter la venue à la cour de France, de trois Amérindiens.]

Trois d'entre eux vinrent à Rouen, au moment où feu le roi Charles IX s'y trouvait. Ils ignoraient combien cela pourrait nuire plus tard à leur tranquillité et à leur bonheur que de connaître les corruptions de chez nous, et ne songèrent pas un instant que de cette fréquentation puisse venir leur ruine, **SATIRE de sa société** /que je devine pourtant déjà bien avancée (car ils sont bien misérables 1 de s'être laissés séduire par le désir de la nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre). Le roi leur parla longtemps; on leur fit voir nos manières, notre faste 2, ce que c'est qu'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient, et voulut savoir ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant. Ils répondirent trois choses; j'ai oublié la troisième et j'en suis bien mécontent. Mais j'ai encore les deux autres en mémoire : ils dirent qu'ils trouvaient d'abord très étrange que tant d'hommes portant la barbe, grands, forts et armés et qui entouraient le roi (ils parlaient certainement des Suisses de sa garde), acceptent d'obéir à un enfant 3 et qu'on ne choisisse pas plutôt l'un d'entre eux pour les commander.

CRITIQUE DE la forme du pouvoir : manque de sagesse !

Deuxièmement (dans leur langage, ils nomment les hommes « moitiés » les uns des autres) ils dirent qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes repus et nantis de toutes sortes de commodités 4, alors que leurs « moitiés » mendiaient à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté; ils trouvaient donc étrange que ces « moitiés » nécessiteuses puissent supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons. **L'INJUSTICE est un fait établi, ici critiquée par Montaigne**

J'ai parlé à l'un d'entre eux fort longtemps ; mais j'avais un interprète qui me suivait si mal, et que sa bêtise empêchait tellement de comprendre mes idées, que je ne pus tirer rien qui vaille de cette conversation. Comme je demandais à cet homme quel bénéfice il tirait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots l'appelaient « Roi »), il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre. Pour me dire de combien d'hommes il était suivi, il me montra un certain espace, pour signifier que c'était autant qu'on pourrait en mettre là, et cela pouvait faire quatre ou cinq mille hommes. Quand je lui demandai si, en dehors de la guerre, toute son autorité prenait fin, il répondit que ce qui lui en restait, c'était que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui traçait des sentiers à travers les fourrés de leurs bois, pour qu'il puisse y passer commodément.

Tout cela n'est pas si mal. **Mais quoi ! Ils ne portent pas de pantalon. Montaigne laisse entendre avec ironie le jugement de ses contemporains sur les amérindiens : jugement superficiel qui s'arrête à l'apparence !**
Encore une critique acerbe de l'étroitesse d'esprit de ses contemporains

1. Misérables : malheureux.
2. Faste : luxe.
3. En 1562, Charles IX n'avait que 12 ans, et c'était un enfant à la constitution fragile.
4. Des hommes riches et bien nourris.

Texte B : Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou Histoire comique des États et Empires du Soleil*, 1657-1662.

[Cet ouvrage peut être considéré comme l'ancêtre français de la « science-fiction ». Il présente les voyages imaginaires du héros-narrateur, qui après avoir visité la Lune, se retrouve sur le Soleil. Là, il va être jugé par les oiseaux civilisés qui peuplent cet astre et qui considèrent les hommes comme des ennemis. Une pie compatissante qui a séjourné sur Terre prend sa défense. Mais voici qu'arrive un aigle]

Elle¹ achevait ceci, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un aigle qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever pour me mettre à genoux devant lui, croyant que ce fût le roi, si ma pie de sa patte ne m'eût contenu en mon assiette 2. « Pensez-vous donc, me dit-elle, que ce grand aigle fût notre souverain ? C'est une imagination de vous autres hommes, qui à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels de vos compagnons, avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'aigle nous devait commander. **SATIRE du pouvoir chez les H**

« Mais notre politique est bien autre; car nous ne choisissons pour notre roi que le plus faible, le plus doux, et le plus pacifique; encore le changeons-nous tous les six mois, et nous le prenons faible, afin que le moindre à qui il aurait fait quelque tort, se pût venger de lui. Nous le choisissons doux, afin qu'il ne hâisse ni ne se fasse haïr de personne, et nous voulons qu'il soit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices. **REGLES DE GVNT chez les oiseaux, à l'opposé des H = idéal de justice, de paix**

« Chaque semaine, il tient les États 3, où tout le monde est reçu à se plaindre de lui. S'il se rencontre seulement trois oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il en est dépossédé, et l'on procède à une nouvelle élection.

« Pendant la journée que durent les États, notre roi est monté au sommet d'un grand if sur le bord d'un étang, les pieds et les ailes liés. Tous les oiseaux l'un après l'autre passent par-devant lui ; et si quelqu'un d'eux le sait coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau. Mais il faut que sur-le-champ il justifie la raison qu'il en a eue, autrement il est condamné à la mort triste. »

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui demander ce qu'elle entendait par le mot triste et voici ce qu'elle me répliqua :

« Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme, que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs, et l'on y procède de cette façon :

« Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique et la plus funèbre, sont délégués vers le coupable qu'on porte sur un funeste cyprès. Là ces tristes musiciens s'amassent autour de lui, et lui remplissent l'âme par l'oreille de

chansons si lugubres et si tragiques, que l'amertume de son chagrin désordonnant l'économie de ses organes et lui pressant le cœur, il se consume à vue d'œil, et meurt suffoqué de tristesse.

« Toutefois un tel spectacle n'arrive guère; car comme nos rois sont fort doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir pour se venger encourir une mort si cruelle. = idéal de société harmonieuse

« Celui qui règne à présent est une colombe dont l'humeur est si pacifique, que l'autre jour qu'il fallait accorder 4 deux moineaux, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'était qu'inimitiés 5. »

1. La pie.
2. Ne m'eût fait conserver ma position.
3. Il tient une assemblée
4. Accorder : mettre d'accord, réconcilier.
5. Inimitié : dispute, hostilité, haine.

Texte C : Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville, 1772.*

chap III : Entretien de l'aumônier avec Orou, pp.155-157, édition GF-Flammarion

		OROU
1	[...] Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as prononcé tant de fois, et avec tant de douleur ? L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit : Qui est ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent ?	
		OROU
5	C'est moi.	L'AUMONIER
	Eh bien ! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.	OROU
	Il a donc des pieds, des mains, une tête ?	L'AUMONIER
	Non.	OROU
	Où fait-il sa demeure ?	L'AUMONIER
10	Partout.	OROU
	Ici même !	L'AUMONIER
	Ici.	OROU
	Nous ne l'avons jamais vu.	L'AUMONIER
	On ne le voit pas.	OROU
15	Voilà un père bien indifférent ! Il doit être vieux ; car il a du moins l'âge de son ouvrage. IRONIE, ton blasphématoire !	L'AUMONIER
	Il ne vieillit point ; il a parlé à nos ancêtres il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes ; il leur en a défendu d'autres, comme mauvaises. L'aumônier récite une leçon, ne pense pas par lui-même	OROU
20	J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?	L'AUMONIER
	Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.	OROU
25	Pour toute leur vie ?	L'AUMONIER
	Pour toute leur vie.	OROU
	En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme... mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.	L'AUMONIER
30	Non ; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu, car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier, contre la loi du pays ; et ils commettent un crime. CONTRADICTION que ne manque pas de soulever Orou	OROU
	Je serais fâché de t'offenser par mes discours ; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.	L'AUMONIER
	Parle.	OROU
35	Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, contraires à la raison Orou parle en philosophe éclairé, soulignant les contradictions des occidentaux ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans tête, sans mains et sans outils ; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part ; qui	

40	dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. ENUMERATIONS de propositions subordonnées relatives soulignant ces contradictions. Contraire à la nature , parce qu'ils supposent qu'un être sentant, pensant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé ? Ne vois-tu pas Aveuglement de l'aumônier soulever par cette q^e rhétorique : qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté ; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, qui ne s'acquiert point ; qui a liberté, volonté, désir ; qui peut se donner ou se refuser pour un moment ; se donner ou se refuser pour toujours ; qui se plaint et qui souffre ; et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence à la nature ?
45	Contraire à la loi générale des êtres . REPRISE ternaire de l'adverbe d'opposition + gradation : Orou est éloquent et mène la démonstration avec logique . Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la nature et la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre ; au pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre qui s'ébranle ?
50	Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Jugement cinglant qui condamne les mœurs occidentales

Texte D : Michel Tournier, Vendredi ou La Vie sauvage, chapitre 25, 1971.

[Robinson, échoué seul il y a des années sur une île déserte, a d'abord essayé d'y reconstruire en petit un modèle de société à l'européenne. Et lorsqu'il a eu pour compagnon d'infortune l'Indien Vendredi, il l'a d'abord traité comme un domestique. Mais un jour, Vendredi provoque, sans le vouloir, une explosion qui détruit les constructions de Robinson et presque tous les éléments sauvés du naufrage. Cet événement marque un tournant dans la vie des deux hommes et dans leurs relations.]

Un jour, Vendredi revint d'une promenade en portant un petit tonneau sur son épaule. Il l'avait trouvé à proximité de l'ancienne forteresse 1, en creusant le sable pour attraper un lézard.

Robinson réfléchit longtemps, puis il se souvint qu'il avait enterré deux tonneaux de poudre reliés à la forteresse par un cordon d'étoupe 2 qui permettait de les faire exploser à distance. Seul l'un des deux avait explosé peu après la grande catastrophe. Vendredi venait donc de retrouver l'autre. Robinson fut surpris de le voir si heureux de sa trouvaille.

- Qu'allons-nous faire de cette poudre, tu sais bien que nous n'avons plus de fusil ?

Pour toute réponse, Vendredi introduisit la pointe de son couteau dans la fente du couvercle et ouvrit le tonnelet. Puis il y plongea la main et en retira une poignée de poudre qu'il jeta dans le feu. Robinson avait reculé en craignant une explosion. Il n'y eut pas d'explosion, seulement une grande flamme verte qui se dressa avec un souffle de tempête et disparut aussitôt.

- Tu vois, expliqua Vendredi, le fusil est la façon la moins jolie de brûler la poudre. **Enfermée dans le fusil, la poudre crie et devient méchante. Laissez en liberté, elle est belle et silencieuse.** **CRITIQUE de l'action destructrice des colons occidentaux, société de violence et de mal**

Puis il invita Robinson à jeter lui-même une poignée de poudre dans le feu mais, cette fois, il sauta en l'air en même temps que la flamme, comme s'il voulait danser avec elle. Et ils recommencèrent, et encore, et encore, et il y avait ainsi de grands rideaux de feu verts et mouvants, et sur chacun d'eux la silhouette noire de Vendredi dans une attitude différente.

Plus tard, **ils inventèrent une autre façon de jouer avec la poudre.** **UNION des deux amis, la différence du début entre les deux civilisations s'estompe, PRONOM personnel pluriel « ILS »** / Ils recueillirent de la résine de pin dans un petit pot. Cette résine - qui brûle déjà très bien - ils la mélangèrent avec la poudre. Ils obtinrent ainsi une pâte noire, collante et terriblement inflammable.

Avec cette pâte, ils couvrirent le tronc et les branches d'un arbre mort qui se dressait au bord de la falaise. La nuit venue ils y mirent le feu : alors tout l'arbre se couvrit d'une carapace d'or palpitant, et il brûla jusqu'au matin, comme un grand candélabre 3 de feu.

Ils travaillèrent plusieurs jours à convertir toute la poudre en pâte à feu et à en enduire tous les arbres morts de l'île. La nuit, **quand ils s'ennuyaient et ne trouvaient pas le sommeil, ils allaient ensemble allumer un arbre. C'était leur fête nocturne et secrète.** **INVENTENT ensemble un moyen de se divertir et de partager ensemble, dans le respect mutuel, et celui de la nature « arbre mort »**

1. Robinson, au début de son séjour, s'était déclaré gouverneur de l'île, avec le grade de général, et avait bâti une forteresse pour se protéger d'éventuels assaillants.

2. Étoupe : matière textile grossière, non tissée, et très inflammable, dont Robinson s'était servi pour faire des mèches.

3. Candélabre : grand chandelier à plusieurs branches.

ECRITURE

I – Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) : (environ 1 heure: 40-50 lignes synthétiques)

Quels choix ont faits les quatre auteurs dans les textes du corpus pour amener le lecteur à réfléchir sur lui-même et sur son monde ?

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) : (environ 3 heures: 4 à 6 pages)

1. Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Diderot (document C).

2. Dissertation

Comment la littérature amène-t-elle le lecteur à faire évoluer sa vision du monde ? Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus et les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.

* Vous prendrez ce mot dans son sens général de "Usage esthétique du langage écrit", "Ensemble des productions intellectuelles, des textes, qui se lisent, qui s'écoutent."

3. Invention

Imaginez que Robinson, depuis son naufrage, tient un journal, sorte de carnet de bord où il consigne les événements marquants qui se produisent sur l'île, ses réflexions, ses états d'âme...

- Vous rédigez les pages de ce journal intime qui correspondraient à différents moments de découverte et de partage tels que celui évoqué dans le texte de Michel Tournier (texte D).

- Vous enrichirez cette évocation par une réflexion autour des éléments importants de l'existence humaine.

La question sur le corpus

Légende : conseils de méthode/ citations/ termes et connaissances littéraires

Introduire :

- **Présenter brièvement le corpus** (auteur/ mvt cult/époque) : Montaigne, humaniste du XVI^e, Cyrano de Bergerac, époque du classicisme, libertin de pensée, Diderot, philosophe des Lumières, Tournier, romancier contemporain

- **Présenter la nature des textes, leur point commun et rappeler la question posée :**

Dans les quatre textes qui nous sont proposés, de nature différente, un essai, un dialogue proche du conte philosophique, et deux fictions romanesques, les auteurs ont fait le choix de créer une confrontation, entre l'homme occidental et une entité représentant l'**altérité***, afin d'amener le lecteur à réfléchir sur lui-même et sur son monde. Ainsi, le personnage incarnant la différence, le mode de vie différent, peut souligner plus pertinemment les dysfonctionnements que présente notre société. Nous verrons quels choix ont faits les quatre auteurs dans les textes du corpus pour amener le lecteur à réfléchir sur lui-même et sur son monde.

Développer :

Argt 1 (1er paragraphe): annoncer son argument général qui sera l'idée directrice du paragraphe :

Un des textes du corpus fait appel à la métaphore fantastique, afin de mettre en place cette altérité qui apporte un regard critique sur notre monde :

(exemple : analyse des textes avec citations commentées) c'est le cas du texte de Cyrano de Bergerac (texte B), qui décrit le fonctionnement politique du royaume des oiseaux de la lune. La pie fait l'exposé des formes de gouvernement chez les humains et chez les oiseaux, la comparaison permet la **satire des vices** des hommes: vous « **avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'aigle nous devait commander** ». A la sottise des hommes, superficiels, elle oppose la sagesse des oiseaux, gouvernés par les rois les plus « doux » qui « **n'obligent jamais personne à vouloir pour se venger encourir une mort si cruelle.** ». Le **procédé de l'analogie**, permet de rapprocher ainsi les deux sociétés si différentes pour mieux montrer les défauts de celle des hommes.

Argt 2 (2ème paragraphe): idem

Les autres textes, quant à eux, ont recours à l'exemple pour présenter l'altérité*, la diversité des points de vue présentée au lecteur lui permettant de réfléchir sur lui-même et son monde :

(exemples : analyse des textes avec citations commentées)

- c'est le cas de l'extrait des *Essais* de Montaigne, dans lequel l'auteur raconte la venue en

France de trois Amérindiens et leurs réactions (texte A): **ironie mordante** de la dernière phrase « Mais quoi ! Ils ne portent pas de pantalon ! »/ **satire du pouvoir et de la misère sociale** : roi enfant et sa garde suisse, une incohérence de laisser le pouvoir à un enfant (querelle et luttes de factions pour gouverner, instabilité politique) + évocation des « moitiés » chez les amérindiens permet de pointer du doigt les injustices sociales, admises chez nous, et choquantes chez les Amérindiens : société plus juste et plus fraternelle !

- de même chez Diderot (**comparaison des textes**) (Texte C) qui transporte l'aumônier dans la société tahitienne, on assiste à un débat d'idées entre les deux personnages de cultures différentes: l'aumônier ne fait que répéter des **préceptes appris par cœur**, sans aucune réflexion - « il leur a parlé, leur a ordonné, leur a prescrit », contrairement à Orou qui relève les contradictions et insuffisances du pseudo-raisonnement de l'aumônier, dans une argumentation construite avec rigueur. Il est en outre, un habile défenseur des lois naturelles -voir nombreux procédés oratoires comme les **questions rhétoriques**, **l'énumération des propositions subordonnées**... : il condamne sans hésitation les mœurs occidentales car contraires aux lois naturelles, et génératrices de souffrances inutiles, « **Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal** »/ **Ton satirique** comme chez Montaigne (**comparaison des textes**)

Argt 3 (3ème paragraphe) idem : Si c'est aussi le cas de l'extrait de *Vendredi ou la vie sauvage*, de Michel Tournier (texte D), dans lequel le personnage de Robinson, incarnation de la civilisation occidentale, apprend de l'Indien Vendredi à faire un autre usage de la poudre, l'auteur utilise cette fois **le genre de la fiction romanesque** pour évoquer cette altérité, contrairement à Montaigne et Diderot (**comparaison des textes**), et ne s'arrête pas à la dénonciation des défauts occidentaux. Les deux personnages fraternisent et finissent par vivre pleinement en harmonie et l'unisson. Vendredi émet certes **une violente critique** les occidentaux, l'on devine une critique indirecte des colonisateurs : « **le fusil est la façon la moins jolie de brûler la poudre. Enfermée dans le fusil, la poudre crie et devient méchante. Laisse en liberté, elle est belle et silencieuse** ». **L'antithèse** « enfermée/laisse en liberté » rend compte de l'opposition forte qui existe entre les deux civilisations (occidentale/sauvage). Mais l'utilisation du **pronom personnel pluriel** « Ils » réconcilie les deux hommes autour du divertissement inventé en commun : « **quand ils s'ennuyaient et ne trouvaient pas le sommeil, ils allaient ensemble allumer un arbre. C'était leur fête nocturne et secrète** », les deux **épithètes** « nocturne et secrète » soulignent la fraternité et le respect mutuel.

Conclure : Les 4 textes utilisent des genres et des procédés littéraires divers pour parler de l'altérité et **mettre à distance critique leur propre société**. Le détour par une autre société, réelle ou fictive, permet aux auteurs une vraie réflexion sur soi, et une distance lucide. Les penseurs des Lumières ont souvent employé ce procédé dans **leurs romans et contes philosophiques** (Voltaire *Zadig*, *Micromégas* ..., Montesquieu *Les Lettres persanes*) afin de mieux comprendre la société de leur temps.

LE COMMENTAIRE COMPOSE

CC: Diderot , chap III, entretien d'Orou avec l'aumônier, texte C

Q° possibles:

- Etudiez l'argumentation d'Orou: est-elle efficace?
- Comment Diderot utilise-t-il les mœurs sexuelles tahitiennes dans cet extrait pour mieux mettre à distance sa propre société?
- Quelle vision du monde l'auteur partage-t-il ici avec son lecteur?
-

INTRODUIRE : Contextualisation de l'auteur et de l'extrait: Les deux personnages envisagent la question de la sexualité à Tahiti. Or cette question est un point qui séduit l'imaginaire du XVIIIème siècle par rapport au monde sauvage. C'est le problème du libertinage amoureux, qui s'est également posé dans la littérature avec des œuvres comme *Les égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon ou *Les liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Le discours d'Orou est d'ailleurs lancé par le mot « libertin » au tout début, puis dans notre extrait par celui de "religion" que n'entend pas le Tahitien. Diderot s'inspire donc d'un sujet traditionnel du discours sur les mœurs sauvages : la sexualité. Mais son approche est originale : il n'y a pas de pittoresque douteux. **ENJEU** La liberté sexuelle tahitienne n'est pas traitée en tant que telle, mais comme un instrument de la critique des mœurs européennes.

L'utopie tahitienne devient un instrument de la critique de l'Europe. **PLAN** Dans ce dialogue, c'est tout d'abord l'approche critique qui frappe et l'éloquence du Tahitien à mener le débat. On reconnaît, dans un second temps, derrière ce personnage la voix de l'auteur, philosophe éclairé de son temps, qui porte la critique contre les moeurs occidentales.

I- Un dialogue critique (annoncer sa partie avec précision): Diderot affectionne la forme du dialogue propre à faire jaillir les idées nouvelles dans un débat fécond et contradictoire, sur le modèle philosophique des dialogues de Platon mettant en scène son maître Socrate (maïeutique socratique*: faire accoucher les esprits par le dialogue, et le questionnement). Il l'emploie dans son roman singulier *Jacques le fataliste*, entre Jacques et son maître, de même dans *Le neveu de Rameau*, dialogue philosophique fictionnel où il évoque le thème de l'inconstance, à travers ce qui sépare les idées philosophiques de la vie réelle.

1) Progression du dialogue et arguments en présence: (argt 1, développé par l'analyse détaillé du texte : procédés d'écriture, thèmes)

Cet extrait se structure en deux parties fortement **antithétiques**, toutes deux construites sur le même schéma : succession de répliques courtes, puis une longue réplique qui expose le fonctionnement d'une société : l'Europe puis Tahiti. Cependant la domination d'Orou apparaît déjà. Dans les deux cas, c'est souvent lui qui énonce les répliques les plus longues. La deuxième réplique de l'aumônier est de l'ordre de l'évidence avec l'**interjection** "Eh bien!" et de la croyance aveugle: le verbe "nous croyons que ce monde ..." Il énonce tout au long de l'extrait des **préceptes moraux** basés sur la religion chrétienne, avec force: **phrases brèves et incisives**: "Non/ Partout/ On ne le voit pas/ Il ne vieillit point/ Pour toute leur vie".

De plus, il ne raisonne pas mais avance des **arguments d'autorité**, non démontrables: "il a parlé/ il leur a donné des lois: leur a prescrit/ordonné/défendu". A l'assurance de l'aumônier s'oppose la stupéfaction et le refus d'Orou d'adhérer à ce que lui expose son ami. "Ici même!/" Nous ne l'avons jamais vu!/"pour toute la vie?"

2) **Réfutation** construite d'Orou: (argt 2, idem)

Apparemment les deux interlocuteurs entretiennent une relation d'amitié : « mon ami », Orou prend des précautions lorsqu'il prend la parole "je serai fâché de t'offenser par mes discours, mais..." , mais il s'agit en fait d'un dialogue de sourds. Aux affirmations de l'aumônier répondent les réfutations d'Orou, toujours avec **une logique désarmante**: "On ne le voit pas/ Voilà un père bien indifférent!" **La conjonction d'opposition** "mais" l.32 annonce la position d'Orou qui prend le contrepied de l'aumônier: répétition de l'adjectif "Contraires à " 33, 37, 45, insistance sur **sa thèse**, seul le respect des lois naturelles permet à l'homme de s'épanouir.

3) Renversement du schéma ethnographique: sauvage/civilisé

Comme dans l'extrait du vieillard qui s'adresse à Bougainville, chap II, on retrouve l'inversion des catégories de pensée "sauvage", "civilisé". C'est à nouveau le pseudo-sauvage, ici Orou, qui raisonne avec logique et fait preuve d'**éloquence**, alors que le "civilisé", l'aumônier, ne sait que répéter des préceptes appris, sans jamais les remettre en cause. Il s'agit ici d'un renversement du schéma ethnographique traditionnel, où l'Européen analyse et juge celui qu'il nomme sauvage. C'est ici le « civilisé » qui se découvre jugé par un regard étranger. La conclusion du discours d'Orou l'affirme avec force dans **la comparaison suivante** : "vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal".

T° (conclure la partie et annoncer la suivante) Diderot en effet cherche à travers ce dialogue à donner l'avantage au Tahitien, son porte parole

II. Un remise en cause de la société européenne

1) critique de la religion, celle-ci est tournée en dérision

le mot "religion" est associé dès le début à "douleur" et à l'expression "que tu as prononcé tant de fois" l.1, 2: il montre l'importance qui y est accordée en Europe, et son aspect négatif. Aussi le Tahitien est intrigué par cette volonté des Eur à en suivre les préceptes.

L'aumônier reprend la métaphore classique de "l'ouvrier" pour désigner Dieu, souvent appelé l'artisan du monde. Mais la réaction d'Orou, logique, montre ici le **regard ironique** de Diderot pour le fait religieux "Il a donc des pieds, des mains, une tête?". Il est traité de "père indifférent" et de "vieux". On y devine même le **ton blasphématoire du philosophe matérialiste!** Repris avec le même ton dans la tirade d'Orou l.34-37 "le vieil ouvrier qui a tout fait sans tête, qui dure aujourd'hui et demain...; qui commande et qui n'obéit pas, qui peut empêcher, et qui n'empêche pas", soulignant toutes les contradictions d'une telle croyance en Dieu, par ce **jeu d'antithèses**.

2) Critique des moeurs europ. qui font violence à l'individu

Remet en cause l'idée d'un Dieu tout puissant à qui les hommes appartiendrait : "Sur quoi ce droit serait-il fondé?" Orou pointe du doigt les insuffisances du raisonnement des europ qui "chosifient" (réifient) l'homme en le réduisant à n'être qu'une chose qu'on peut posséder: "un être de commerce". **Antithèses** entre les choses inanimées qui "n'a ni sensibilité, ni

pensée...désir" et les hommes définit par **"liberté, volonté, désir"**. Enfin critique en dernier **argument** l'idée de constance et d'immutabilité qui fonde le mariage sur la fidélité en Eup, contraire à la nature et à ses lois/ **Analogie** avec les éléments naturels tous soumis à la loi du temps : ciel, antre, roche;.." **tous changent et périssent. Alors que dire des hommes!"**

3) Mais le sauvage parle en Européen : il ne s'agit pas d'un véritable sauvage mais d'une incarnation du philosophe des Lumières

Problème : comment se fait-il que le Tahitien emploie un lexique européen? Alors que les premières interrogations semblaient porter sur les mots et les choses qu'elles désignent. En questionnant l'aumônier sur les mots qu'il employait, Orou montrait que le mot est une forme-sens qui révèle **une idéologie implicite**. Ne pas connaître le mot, c'est ne pas connaître la notion, et donc la dénoncer. Désormais Orou emploie un lexique européen, c'est donc qu'il en a les notions : **"multiplier les crimes"** sont proprement des termes qui révèlent **la présence implicite de l'idéologie européenne**.

La conséquence de ce fonctionnement de la société européenne, c'est l'éclatement de la cellule familiale. Cette obsession de la famille montre qu'Orou garde en tête le modèle de la famille européenne. La famille est la première victime de cette conception de la sexualité qui attribue des valeurs morales à l'acte sexuel: **"Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la nature et la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre"**. Orou juge sans appel la fidélité dans le couple comme déraisonnable : emploi de termes forts comme « insensé », « viole », « enchaînant ». La fidélité est liberticide ! Mais il ne renie en rien l'idée de famille, proposant une parenté nouvelle et partagée, celle de l'entière communauté des Tahitiens.

L'argumentation d'Orou est alors stratégiquement puissante : il détruit à la base l'argument majeur de la critique que fait l'Europe de la société tahitienne et de sa liberté sexuelle : à savoir la stabilité de la famille (voir suite de l'entretien d'Orou avec l'aumônier)

CONCLURE: (bilan des parties du développement) Un dialogue qui révèle ici l'impuissance de l'aumônier à convaincre **du bien-fondé** des règles européennes, fondées sur une morale religieuse jugée par Orou peu raisonnable, qui pousse aux crimes. Orou affirme et **étaye sa critique par de solides arguments et avec éloquence**, se révélant **l'alter ego* du philosophe éclairé**. (ouverture sur un autre texte) En effet, Diderot, dans la suite de ce dialogue, conclut que la société européenne se gouverne par de mauvaises lois, mais il ne nous laisse pas entendre que Tahiti serait **une utopie** meilleure dans la suite de l'entretien, car la place accordée à l'enfant et à la paternité, suggère une sexualité très réglementée et une forme de triomphe de l'Etat lui aussi bien inquiétant.

DISSERTATION

Quelques citations bien à propos à propos de la littérature:

"Ecrire un roman, un poème, un essai critique, c'est la même chose. Ecrire, c'est poser une question." Claude Roy *Le Commerce des classiques*

"C'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît ; seul ce miroir critique lui offre son image." Jean-Paul Sartre *Les Mots*

SUJET : Comment la littérature amène-t-elle le lecteur à faire évoluer sa vision du monde ?
Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus et les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.

ANALYSE DU SUJET :

- « littérature » = tous les genres littéraires, mais il fallait aussi prendre en compte l'objet d'étude « les genres de l'argumentation » et citer des œuvres d'argumentation directe ou indirecte (conte philosophique, essai, dialogue, article...)
- "à faire évoluer sa vision du monde » : réflexion sur l'impact d'une œuvre, sa réception par le lecteur. Efficacité argumentative, capacité à convaincre, persuader et donc à proposer au lecteur une nouvelle façon de penser le monde : notre perception se modifie, notre pensée change, évolue, notre conception même du monde est altérée...la littérature agit donc sur nous, nous transforme !
- "comment » : question partielle qui invite à répondre par la recherche des moyens propres à la littérature pour nous convaincre. Quels procédés littéraires, stylistiques permettent de mieux convaincre ? Voir ici les différents genres (théâtre, roman, poésie, essai, conte...) et s'interroger sur celui qui est plus efficace à nous influencer. Par le recours ou non à la fiction : argu directe/indirecte...

PROBLEMATIQUE :

Quels sont les moyens propres à la littérature pour influencer notre jugement ? Par quels procédés, par quels genres un auteur nous rallie-t-il à sa vision du monde ? Que propose la littérature au lecteur, quel est son pouvoir d'action ?

PLAN possible :

I. La littérature ouvre les yeux du lecteur sur le monde en lui proposant une réflexion nouvelle :

Argt 1 : La littérature permet au lecteur de faire évoluer sa vision du monde, en ce qu'il change la perception du lecteur. Effectivement, la littérature permet au lecteur de voir le monde différemment, de percevoir des éléments qu'il n'avait jamais considérés.

A. Se découvrir autrement, à travers la littérature

Découverte ontologique *de soi-même, autrement, à travers la littérature.

Exemple : Textes philosophiques, en particulier pratique de la **maïeutique*** par Socrate dans les textes de Platon (*Le Banquet*, réflexion sur l'amour). Appréhension de l'inconscient dans les **textes surréalistes***: poésie d'Eluard, Breton, Aragon...Par le moyen de la **métaphore, d'un langage réinventé, d'associations de mots inédites**, les surréalistes explorent notre inconscient

B. Découvrir l'altérité, à travers la littérature

La littérature permet de découvrir l'altérité, d'autre monde, d'autre culture, d'entrer en contact avec des personnalités qu'il ne nous aurait jamais été donné de connaître.

Exemple : La description des **milieux sociaux différents chez les auteurs réalistes ou naturalistes** du XIX^e : **Gervaise dans *L'Assommoir*** et l'univers ouvrier du XIX^e à Paris, ***Germinal*** et le monde des mineurs, leur condition de vie, leur lutte sociale/ ***Au Bonheur des Dames*** et l'univers des grands magasins, la petite employée Denise, le grand patron Mouret.../ ***Madame Bovary*** et la bourgeoisie de province ...Flaubert

C. Découvrir la diversité du monde à travers la littérature

La littérature permet de découvrir le monde dans son ensemble, et la diversité des cultures et des altérités qui le peuplent. C'est le cas notamment de la tradition du **récit du voyage**.

Exemples : ***Voyage autour du monde*** de Bougainville, par exemple le passage sur la découverte de Tahiti ; ou ***l'Usage du monde*** de Nicolas Bouvier/ Le célèbre *Livre des Merveilles* de Marco Polo, bien qu'en partie inventé, participe déjà au Moyen Age de cette curiosité pour l'autre, l'exotisme.

TRANSITION : Lire, c'est en effet changer son point de vue, sa façon d'aborder le monde, mais pas seulement.

II. La littérature vise aussi à agir sur le lecteur, à le convaincre d'adopter un autre conception du monde :

Mais la littérature ne se contente pas de changer la perception du monde du lecteur : en faisant cela, elle change aussi sa conception du monde. Ainsi, elle vise à faire évoluer son point de vue, son regard sur le monde: elle utilise alors **les procédés de l'argumentation** (convaincre, persuader, émouvoir)

A. Les récits de voyage et l'ouverture à l'autre : exemple de récit argumentatif

Ainsi, les récits de voyage ne se contentent pas de donner à voir de l'inconnu au lecteur : ils veulent aussi élargir sa pensée en la confrontant à l'altérité.

Exemples : ***Micromégas*** de Voltaire ; ***l'Histoire comique des Etats et Empires du Soleil*** de Cyrano de Bergerac (texte B du corpus). C'est aussi le cas de certains romans, qui font le récit d'une forme de voyage. Exemple : ***Vendredi ou les limbes du Pacifique***, de Michel Tournier (texte D du corpus) .Ces récits mettent donc à profit l'exemple et la métaphore pour faire évoluer la vision du monde du lecteur (dans le cas des exemples cités ci-dessus, ils font évoluer la vision du monde du lecteur en lui faisant prendre conscience du relativisme culturel).

B. L'essai et le dialogue philosophique : attaquer la conception du monde du lecteur

L'essai, en revanche, attaque directement la conception du monde du lecteur, pour la faire évoluer. Il met à profit les **figures de style de l'argumentation (hyperboles, parallélisme, questions rhétoriques...)** ; **et ses registres (ironie)**

Exemple : texte A du corpus, les ***Essais*** de Montaigne, "Des cannibales"

Exemple 2 : autres textes d'argumentation humanistes, comme ***le Discours de la servitude volontaire*** de La Boétie, ou ***l'Eloge de la folie*** d'Erasmus. De même, **le dialogue philosophique** comme ***Le Supplément au voyage de Bougainville*** cherche à nous rallier à la position du Tahitien contre celle de l'aumônier (morale occidentale condamnée)

C- De nombreuses œuvres littéraires utilisent **la satire** comme arme argumentative : tourner en ridicule les vices de son temps est une manière plaisante d'en convaincre le lecteur : ainsi de la morale chrétienne dans le ***Supplément au voyage de Bougainville*** (satire de l'aumônier), des mœurs françaises et de la cour dans ***Les Lettres persanes*** de Montesquieu. Le détour par la fiction et le rire est très efficace pour convaincre et séduire le lecteur et l'amener à se regarder

différemment : **Les Fables** de la Fontaine, satire des défauts humains

Transition : la littérature agit sur le lecteur, cherche à modifier sa conception du monde, mais peut aussi aller plus loin, en l'incitant à s'impliquer par une action directe.

III. La littérature demande au lecteur d'agir selon cette nouvelle vision du monde

Au-delà de la modification de la conception du monde qu'elle propose au lecteur, la littérature l'invite également à changer son comportement au monde, à acter les principes qu'elle lui soumet.

A. Exhorter le lecteur à l'action

Certains textes engagent le lecteur à dépasser sa vision du monde, et à changer le monde en y prenant part. C'est le cas notamment de la **poésie engagée**, par exemple pendant la seconde guerre mondiale (**Eluard, Desnos...** résistance à l'occupant nazi). C'est le cas des **discours poignant, pathétique et polémique** à la fois, qui attaque notre indifférence aux malheurs du monde pour mieux nous convaincre d'agir : **l'abbé Pierre à la télévision/ Victor Hugo** à la tribune des députés/ **Elisabeth de Fontenay** nous invite dans sa philosophie à revoir notre mode de consommation par une réflexion de fond sur le lien qui unit l'homme au monde animal, n'hésitant pas à choquer son lectorat, à rapprocher **les méthodes génocidaires nazies à celles de l'industrie agro-alimentaires**.

B. L'exemple de l'auteur à travers son texte

Dans certains textes argumentatifs, l'auteur, parlant en son nom, s'engage, personnellement, à suivre les principes qu'il juge être bons.

Exemple : **Le Manifeste du surréalisme** d'André Breton (1924), qui donne à la littérature un pouvoir politique : casser l'ordre ancien pour promouvoir une société nouvelle

Dans certains cas, cet engagement met l'auteur dans une position risquée au regard de la loi.

Exemple : **"J'accuse"** de Zola (affaire Dreyfus : l'auteur met à jour les manœuvres de l'armée et de l'Etat français pour masquer une affaire de haute trahison en accusant à tort un jeune officier, Dreyfus)/ Les philosophes des Lumières s'exposèrent aussi en leur temps quand ils signèrent dans **L'Encyclopédie** des articles partisans attaquant la monarchie absolue et l'Eglise : voir « misère, misérable »...

Pourtant, l'engagement de l'auteur à travers son texte est un argument de poids pour le lecteur, lui donnant l'exemple de la mise en action des principes moraux. Il ne s'agit pas que de littérature, mais d'action citoyenne visant à changer le monde.

Conclusion

(**Bilan des parties du développement**) Ainsi, la littérature amène le lecteur à élargir sa manière de voir le monde et les hommes, en l'invitant à les considérer différemment. Mais au-delà du changement de perception du monde, la vision du lecteur évolue également dans la mesure où les auteurs lui proposent une nouvelle conception, une nouvelle compréhension de ce monde ; dans le but de changer le comportement des lecteurs, d'avoir un impact sur le monde à travers eux. (**Ouverture**) La littérature a ce pouvoir de créer des mondes, et ne se contente pas de redire le monde tel qu'elle le voit. C'est cette capacité à inventer, à proposer une vision du monde, qui en fait un art toujours vivant, et suscite l'intérêt du lecteur encore aujourd'hui en stimulant sa réflexion et son action.

ECRITURE D'INVENTION

Imaginez que Robinson, depuis son naufrage, tient un journal, sorte de carnet de bord où il consigne les événements marquants qui se produisent sur l'île, ses réflexions, ses états d'âme... Vous rédigerez les pages de ce journal intime qui correspondraient à différents moments de découverte et de partage tels que celui évoqué dans le texte de Michel Tournier (texte D). Vous enrichirez cette évocation par une réflexion autour des éléments importants de l'existence humaine.

Pour réussir le sujet d'écriture d'invention, il fallait :

- Respecter la forme du journal intime, ainsi que le ton qu'aurait pu adopter le personnage de Robinson: point de vue interne !
- Choisir de décrire des "moments de découverte et de partage" pertinents, mettant en scène des échanges entre Robinson et l'Indien Vendredi. Il fallait donc penser à ce que la civilisation de Vendredi pouvait bien avoir à apprendre à l'homme occidental qu'est Robinson : rapport au travail, rapport aux animaux...
- Inclure votre "réflexion autour des éléments importants de l'existence humaine" dans votre narration

"...je pris mon VENDREDI avec moi, je lui mis une épée à la main, sur le dos l'arc et les flèches, dont je le trouvais très-adroit à se servir ; je lui donnai aussi à porter un fusil pour moi ; j'en pris deux moi-même, et nous marchâmes vers le lieu où avaient été les Sauvages, car je désirais en avoir de plus amples nouvelles. Quand j'y arrivai mon sang se glaça dans mes veines, et mon cœur défaillit à un horrible spectacle. C'était vraiment chose terrible à voir, du moins pour moi, car cela ne fit rien à VENDREDI. La place était couverte d'ossements humains, la terre teinte de sang ; ça et là étaient des morceaux de chair à moitié mangés, déchirés et rôtis, en un mot toutes les traces d'un festin de triomphe qu'ils avaient fait là après une victoire sur leurs ennemis. Je vis trois crânes, cinq mains, les os de trois ou quatre jambes, des os de pieds et une foule d'autres parties du corps. VENDREDI me fit entendre par ses signes que les Sauvages avaient amené quatre prisonniers pour les manger, que trois l'avaient été, et que lui, en se désignant lui-même, était le quatrième ; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et un roi leur voisin, – dont, ce semble, il était le sujet ; – qu'un grand nombre de prisonniers avaient été faits, et conduits en différents lieux par ceux qui les avaient pris dans la déroute, pour être mangés, ainsi que l'avaient été ceux débarqués par ces misérables. Je commandai à VENDREDI de ramasser ces crânes, ces os, ces tronçons et tout ce qui restait, de les mettre en un monceau et de faire un grand feu dessus pour les réduire en cendres. Je m'aperçus que VENDREDI avait encore un violent appétit pour cette chair, et que son naturel était encore cannibale ; mais je lui montrai tant d'horreur à cette idée, à la moindre apparence de cet appétit, qu'il n'osa pas le découvrir : car je lui avais fait parfaitement comprendre que s'il le manifestait je le tuerais.

[...] Comme il y avait là une ouverture donnant dans ma grotte, je façonnai une bonne huisserie et une porte de planches que je posai dans le passage, un peu en dedans de l'entrée. Cette porte était ajustée pour ouvrir à l'intérieur. La nuit je la barrai et retirai aussi mes deux échelles ; de sorte que VENDREDI n'aurait pu venir jusqu'à moi dans mon dernier retranchement sans faire, en grim pant, quelque bruit qui m'aurait inmanquablement réveillé ; car ce retranchement avait alors une toiture faite de longues perches couvrant toute ma tente, s'appuyant contre le rocher et entrelacées de branchages, en guise de lattes, chargées d'une couche très-épaisse de paille de riz aussi forte que des roseaux. À la place ou au trou que j'avais laissé pour entrer ou sortir avec mon échelle, j'avais posé une sorte de trappe, qui, si elle eût été forcée à l'extérieur, ne se serait point ouverte, mais serait tombée avec un grand fracas. Quant aux armes, je les prenais toutes avec moi pendant la nuit. Mais je n'avais pas besoin de tant de précautions, car jamais homme n'eut un serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que VENDREDI. Sans passions, sans obstination, sans volonté, complaisant et affectueux, son attachement pour moi était celui d'un enfant pour son père. J'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne en toute occasion. La quantité de preuves qu'il m'en donna mit cela hors de doute, et je fus bientôt convaincu que pour ma sûreté il n'était pas nécessaire d'user de précautions à son égard.

Ceci me donna souvent occasion d'observer, et avec étonnement, que si toutefois il avait plu à Dieu, dans sa sagesse et dans le gouvernement des œuvres de ses mains, de détacher un grand nombre de ses créatures du bon usage auquel sont applicables leurs facultés et les puissances de leur âme, il leur avait pourtant accordé les mêmes forces, la même raison, les mêmes affections, les mêmes sentiments d'amitié et d'obligeance, les mêmes passions, le même ressentiment pour les outrages, le même sens de gratitude, de sincérité, de fidélité, enfin toutes les capacités, pour faire et recevoir le bien, qui nous ont été données à nous-mêmes ; et que, lorsqu'il plaît à Dieu de leur envoyer l'occasion d'exercer leurs facultés, ces créatures sont aussi disposées, même mieux disposées que nous, à les appliquer au bon usage pour lequel elles leur ont été départies [...]

Mais retournons à mon nouveau compagnon. J'étais enchanté de lui, et je m'appliquais à lui enseigner à faire tout ce qui était propre à le rendre utile, adroit, entendu, mais surtout à me parler et à me comprendre, et je le trouvais le meilleur écolier qui fût jamais. Il était si gai, si constamment assidu et si content quand il pouvait m'entendre ou se faire entendre de moi, qu'il m'était vraiment agréable de causer avec lui. Alors ma vie commençait à être si douce que je me disais : si je n'avais pas à redouter les Sauvages, volontiers je demeurerais en ce lieu aussi long-temps que je vivrais.

Trois ou quatre jours après mon retour au château je pensai que, pour détourner VENDREDI de son horrible nourriture accoutumée et de son appétit cannibale, je devais lui faire goûter d'autre viande : je l'emmenai donc un matin dans les bois. J'y allais, au fait, dans l'intention de tuer un cabri de mon troupeau pour l'apporter et l'apprêter au logis ; mais, chemin faisant, je vis une chèvre couchée à l'ombre, avec deux jeunes chevreaux à ses côtés. Là dessus j'arrêtai VENDREDI. Holà ! ne bouge pas, lui dis-je en lui faisant signe de ne pas remuer. Au même instant je mis mon fusil en joue, je tirai et je tuai un des chevreaux. Le pauvre diable, qui m'avait vu, il est vrai, tuer à une grande distance le Sauvage son ennemi, mais qui n'avait pu imaginer comment cela s'était fait, fut jeté dans une étrange surprise. Il tremblait, il chancelait, et avait l'air si consterné que je pensai le voir tomber en défaillance. Il ne regarda pas le chevreau sur lequel j'avais fait feu ou ne s'aperçut pas que je l'avais tué, mais il arracha sa veste pour s'assurer s'il n'était point blessé lui-

même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de lui ; car il vint s'agenouiller devant moi, et, embrassant mes genoux, il me dit une multitude de choses où je n'entendis rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.[...]

Je trouvai bientôt un moyen de le convaincre que je ne voulais point lui faire de mal : je le pris par la main et le relevai en souriant, et lui montrant du doigt le chevreau que j'avais atteint, je lui fis signe de l'aller quérir. Il obéit. Tandis qu'il s'émerveillait et cherchait à voir comment cet animal avait été tué, je rechargeai mon fusil, et au même instant j'aperçus, perché sur un arbre à portée de mousquet, un grand oiseau semblable à un faucon. Afin que VENDREDI comprît un peu ce que j'allais faire, je le rappelai vers moi en lui montrant l'oiseau ; c'était, au fait, un perroquet, bien que je l'eusse pris pour un faucon. Je lui désignai donc le perroquet, puis mon fusil, puis la terre au-dessous du perroquet, pour lui indiquer que je voulais l'abattre et lui donner à entendre que je voulais tirer sur cet oiseau et le tuer. En conséquence je fis feu ; je lui ordonnai de regarder, et sur-le-champ il vit tomber le perroquet. Nonobstant tout ce que je lui avais dit, il demeura encore là comme un effaré. Je conjecturai qu'il était épouvanté ainsi parce qu'il ne m'avait rien vu mettre dans mon fusil, et qu'il pensait que c'était une source merveilleuse de mort et de destruction propre à tuer hommes, bêtes, oiseaux, ou quoi que ce fût, de près ou de loin.

[...] VENDREDI me le décrivit assez bien, mais il me mit beaucoup mieux à même de le comprendre lorsqu'il ajouta avec chaleur : – « Nous sauver hommes blancs de noyer. » – Il y avait donc, lui dis-je, des hommes blancs dans le bateau ? – « Oui, répondit-il, le bateau plein d'hommes blancs. » – Je le questionnai sur leur nombre ; il compta sur ses doigts jusqu'à dix-sept. – « Mais, repris-je alors, que sont-ils devenus ? » – « Ils vivent, ils demeurent chez ma nation. » Ce récit me mit en tête de nouvelles pensées : j'imaginai aussitôt que ce pouvaient être les hommes appartenant au vaisseau échoué en vue de mon île, comme je l'appelais alors ; que ces gens, après que le bâtiment eut donné contre le rocher, le croyant inévitablement perdu, s'étaient jetés dans leur chaloupe et avaient abordé à cette terre barbare parmi les Sauvages.

Sur ce, je m'enquis plus curieusement de ce que ces hommes étaient devenus. Il m'assura qu'ils vivaient encore, qu'il y avait quatre ans qu'ils étaient là, que les Sauvages les laissaient tranquilles et leur donnaient de quoi manger. Je lui demandai comment il se faisait qu'ils n'eussent point été tués et mangés : – « Non, me dit-il, eux faire frère avec eux » – C'est-à-dire, comme je le compris, qu'ils avaient fraternisé. Puis il ajouta : – « Eux manger non hommes que quand la guerre fait battre, » – c'est-à-dire qu'ils ne mangent aucun homme qui ne se soit battu contre eux et n'ait été fait prisonnier de guerre.

Il arriva, assez long-temps après ceci, que, se trouvant sur le sommet de la colline, à l'Est de l'île, d'où, comme je l'ai narré, j'avais dans un jour serein découvert le continent de l'Amérique, il arriva, dis-je, que VENDREDI, le temps étant fort clair, regarda fixement du côté de la terre ferme, puis, dans une sorte d'ébahissement, qu'il se prit à sauter, et à danser, et à m'appeler, car j'étais à quelque distance. Je lui en demandai le sujet : – « Ô joie ! ô joyeux ! s'écriait-il, là voir mon pays, là ma nation ! »

Je remarquai un sentiment de plaisir extraordinaire épanoui sur sa face ; ses yeux étincelaient, sa contenance trahissait une étrange passion, comme s'il eût eu un désir véhément de retourner dans sa patrie. Cet air, cette expression éveilla en moi une multitude de pensées qui me laissèrent moins tranquille que je l'étais auparavant sur le compte de mon nouveau serviteur VENDREDI ; et je ne mis pas en doute que si jamais il pouvait retourner chez sa propre nation, non-seulement il oublierait toute sa religion, mais toutes les obligations qu'il m'avait, et qu'il ne fût assez perfide pour donner des renseignements sur moi à ses compatriotes, et revenir peut-être, avec quelques centaines des siens, pour faire de moi un festin auquel il assisterait aussi joyeux qu'il avait eu pour habitude de l'être aux festins de ses ennemis faits prisonniers de guerre.[...]

Mais je faisais une violente injustice à cette pauvre et honnête créature, ce dont je fus très-chagrin par la suite. Cependant, comme ma défiance s'accrut et me posséda pendant quelques semaines, je devins plus circonspect, moins familier et moins affable avec lui ; en quoi aussi j'eus assurément tort : l'honnête et agréable garçon n'avait pas une seule pensée qui ne découlât des meilleurs principes, tout à la fois comme un Chrétien religieux et comme un ami reconnaissant, ainsi que plus tard je m'en convainquis, à ma grande satisfaction. »